

Séquences

Lettrage

Numéro 114, octobre 1983

URI : id.erudit.org/iderudit/50949ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1983). Lettrage. *Séquences*, (114), 73–73.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

LETRAGE

Sous le titre LETTRAGE, *Séquences* ouvre une nouvelle chronique. Nous invitons nos lecteurs à nous faire part de leurs critiques sur divers aspects du cinéma. Il peut s'agir d'opinions divergentes (ou convergentes) sur des points de vue émis par nos collaborateurs, de suggestions diverses ou même de tout sujet ayant trait au cinéma. Il va sans dire que cette chronique ne peut survivre que si nos lecteurs l'alimentent. Ainsi peut s'établir une meilleure communication entre les lecteurs et les rédacteurs de la revue.

La Rédaction

C'est presque une tradition. Cette année encore, durant trois soirées, les 28, 29 et 30 avril derniers, a eu lieu, au Conservatoire d'Art cinématographique, l'événement appelé le « Year end screening ». Ce visionnement de fin d'année regroupait une cinquantaine de productions étudiantes de l'université Concordia. Tous les films présentés étaient des courts et moyens métrages de format super 8 et 16 mm.

Dans cette pléiade de productions, nous retrouvons de nombreuses tendances cinématographiques, mais toutes avaient entre elles un aspect commun: le formalisme. Peu importe le genre — que ce soit de la fiction, de l'expérimental (surtout), de l'animation et même du documentaire — il est à remarquer que tous ces films avaient un même but premier: l'aspect visuel. Peut-être est-ce normal? Ne sommes-nous pas dans le cadre d'une école de cinéma? Mais quand même! On ne fait pas du cinéma uniquement avec des images. Que fait-on alors du scénario qui est le point de départ d'un film? Alors qu'on se chaille pour savoir si la création d'une école supérieure de cinéma serait utile — voire nécessaire — au Québec, comment se fait-il que l'on accorde si peu d'intérêt au scénario? Comment se fait-il que M. André Herman, professeur au département de cinéma de Concordia se plait à répéter: « Nous voulons former des faiseurs d'images »? Ne devrait-on pas plutôt former des scénaristes capables d'articuler un discours qui ferait enfin décoller le cinéma québécois de la table de cuisine?

Devant la quantité des pellicules projetées, je ne pouvais faire autre chose que de constater tout le temps passé, toute l'énergie dépensée, toute la bonne volonté mise à produire ces pochades. Cependant très peu de ces productions avaient l'aspect d'un film. Certes, nous y trouvions de belles performances techniques — je pense, ici, à un long plan-séquence de onze minutes —, de beaux cadrages, de jolies compositions d'images, des photographies bien léchées, etc. Durant de nombreuses fictions, je m'efforçais de trouver des qualités à ces « romans-feuilletons » bêtêtes, à ces analyses de caractères simplettes, à ces historiottes confuses à souhait. Cela partait pourtant d'un bon sentiment. Mais très vite on nous délivrait des « messages » évidents, on nous renvoyait des idées reçues, maintes fois rabâchées. Là encore l'image prédominait sur le contenu.

Et puis, il y a tout l'enrobage de ces soirées. À quoi bon remettre des prix dans la sacro-sainte lignée des Academy Awards à des étudiants? Pour davantage émoustiller la compétition au lieu de l'entraide? D'ailleurs, la plupart du temps, les gagnants de cette « loto » se demandent ce qu'ils ont bien pu faire pour mériter ces prix. Pourquoi eux plutôt que d'autres? Ne devrait-on pas employer cet argent à l'achat et à l'entretien du matériel ou encore à couvrir les frais des étudiants pour tourner un film?

Le bilan est maigre. Au bout de ces trois soirées, après presque sept heures de projection, je n'arrivais à me souvenir que de quatre ou cinq films. Pis, très peu d'images me restaient en mémoire.

Il faut reconnaître que la salle était comble chaque soir. Et si les gens applaudissaient à la fin de chaque film, que doit-on en conclure? Est-ce de la gentillesse? Sont-ce des félicitations mutuelles de la part d'étudiants? Ou bien de sincères applaudissements d'un vrai public?

En fin de compte, ces soirées qui se veulent une présentation publique « d'exercices pédagogiques » revêtent une forme qui se rapproche trop des festivals professionnels. Mais la qualité fait défaut. S'il y avait des professionnels ou même des producteurs dans la salle, à la recherche de nouveaux talents, ils ont dû se dire: « Nous verrons bien l'année prochaine! ».

Montréal

Bruno Philip